

Et le Dr Bédard, qu'il faut féliciter d'une manière spéciale d'être venu étudier à Paris la spécialité des maladies de la peau, est également reparti pour l'excellente ville de Québec.

Le Dr Bédard a compris qu'il fallait un spécialiste pour les maladies de la peau, dans une grande ville comme Québec ; et, non seulement, il est venu acquérir ici de très réelles connaissances ; mais encore il a voulu apporter au Canada tous les instruments, tous les outils et toutes les choses nécessaires au traitement délicat et difficile de ces maladies.

Nos félicitations.

* * *

Voici le portrait de notre très sympathique et distingué confrère, M. Jehan Soudan de Pierrefitte.

Il est pris avec sa gentille fillette dont il "ne peut se séparer" dit-il, paternellement.

M. Jehan Soudan de Pierrefitte est le commissaire-spécial de l'Exposition Normande-Canadienne (*) de Honfleur. J'aurai, d'ailleurs, à reparler de cette patriotique exposition et de son très dévoué organisateur.

Comme M. Louis Herbette, en voyant ce qu'il y a à faire dans l'intérêt commun de la France et du Canada, M. de Pierrefitte s'est levé et a voulu agir. Son premier acte est brillant et promet beaucoup pour l'avenir.

C'est avec un plaisir immense que nous saluons, en lui, un apôtre de nos chères idées franco-canadiennes.



LA FÊTE DU TRAVAIL

Nous publions les portraits de MM. J.-S. Fitzpatrick, président du Conseil Central et président du Comité de la Fête du Travail ; P.-C. Chatel, président du Comité Exécutif de l'Union Typographique Jacques-Cartier, secrétaire-correspondant du Conseil Central et secrétaire du Comité de la Fête du Travail ; O. Bélanger, représentant les Briquetiers, trésorier du Conseil Central.

La Fête du Travail, le 4 de ce mois, a été favorisée par un temps splendide. A Québec, la fête a commencé par une messe solennelle ; à Montréal, on n'a pas jugé bon d'en faire autant.

Le défilé des différents corps de métiers s'est fait dans un ordre excellent : il est regrettable, cependant, que l'on n'ait pas pavisé les rues par lesquelles passait le défilé—si nous en croyons nos confrères.

Les fêtes du peuple, de nos bons ouvriers, sont les fêtes de toute la population : il y a le lien social, l'enchaînement voulu entre les différentes classes de ce qui constitue la société civile, l'échange qui s'établit entre l'ouvrier donnant son travail et son temps et le patron dont le devoir impérieux est, non pas de spéculer sur la pauvreté de celui qui se donne à louage, mais de payer un prix rémunérateur, équitable, permettant au travailleur, quel qu'il soit, de vivre honnêtement.

Cette question de salaire juste et raisonnable préoccupe fort peu certains patrons, malheureusement, et comme conséquence inévitable, les murmures, les plaintes se font jour, les caractères s'aigrissent, la résistance s'organise, les grèves se produisent.

Il n'y a pas d'esprit familial, si j'ose employer ce mot, entre le patron et l'ouvrier ; combien de fois n'avons-nous pas entendu dire au premier, à la moindre plainte du second : "Après vous, un autre !" Ce n'est pas le moyen d'arriver à une production supérieure, en qualité comme en quantité. L'ouvrier, sachant que son emploi ne dépend que d'un caprice de contre-maitre flagorneur, à quatre pattes—on peut dire cela ici—devant un maître hautain, dur, sans

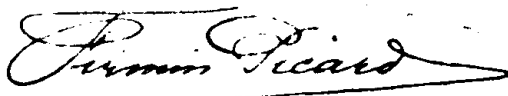
entrailles devant le pauvre père de famille, ou soutien de famille, qui ne lui plaît pas entièrement, cet ouvrier, disons-nous, fait sa besogne avec dégoût ; le travail qu'il donne s'en ressent évidemment, et à la première occasion, le contre-maitre mauvais, ou le patron impitoyable le met à la porte pour le remplacer... et cela recommence, cela va de mal en pire.

En prenant un ouvrier, le patron de ce continent a la conscience de prendre une annexe à sa machine : il lui jette un maigre salaire à la face, comme le chauffeur jette une pelletée de charbon dans le foyer de sa machine. Que l'ouvrier soit surchargé, écrasé ; que son travail représente trois ou quatre fois ce qui lui est alloué, cela inquiète bien le patron ! Après celui-là, un autre.

Nous ne pouvons nous livrer ici à une étude sociale : le temps en viendra peut-être.

Mais nous disons qu'il est bon de donner du repos, des distractions honnêtes à l'ouvrier. Dans le temps, avant la Révolution qui a tout bouleversé, l'Eglise, agissant comme une mère pleine de prévoyance, avait des fêtes obligatoires dont le nombre doublait les jours de repos dominical : notre siècle a supprimé tout cela—mais voici que le peuple et les gouvernants reconnaissent qu'il faut, de temps à autre, une journée de repos aux travailleurs, c'est à ceux-ci de sanctifier leurs amusements honnêtes par un hommage public au Créateur, comme cela s'est fait à Québec.

Nos ouvriers ont du cœur, de la reconnaissance : ils savent remercier Dieu qui les protège. Ils connaissent leurs véritables amis : s'ils se laissent parfois entraîner loin du chemin du devoir, ils supportent qu'on leur rappelle leur devoir, parce que ceux qui leur disent la vérité sans crainte ne sont pas près de se servir de ces braves ouvriers comme de marchepied pour assouvir des ambitions parfois invouables.



SOUVENIR LITTÉRAIRE

Dédié à mon excellent ami, Louvigny T. de Montigny.

Une circonstance néfaste a fait germer dans mon âme une foule de souvenirs bien chers, de notre ancienne confraternité littéraire.

C'était alors les jours si pleins d'illusions—disparus à jamais,—de notre sortie de collège. Notre bourse était vide, mais nos âmes débordaient d'enthousiasme ; nous rêvions poèmes, drames en vers et en prose, contes bleus ou fantastiques, avec toujours pour couronnement les apothéoses du public infailliblement dues à nos jeunes talents.

Nous étions là, dans ton appartement à la Montée du Zouave, huit ou neuf, toujours les mêmes : Desjardins, Melançon, de Martigny, Charbonneau, Beau lieu, de Bussières, Ferland, Massicotte, Gill, toi et moi... et les échos des vieux murs frissonnaient sous nos professions de foi. Nous jurions alors par Gauthier, Musset, Hugo, Flaubert, Alexandre Dumas fils, Paul Verlaine, Hérédia, etc., et c'était des tirades à n'en plus finir accompagnées de grands gestes auxquels nous aurions voulu donner des envergures d'aigle !

"Que les temps sont changés !" —Chacun de nous s'orienta et lança avec force ses illusions contre le dur granit du "Stuggle for life." Elles ne purent résister et se brisèrent sous le choc. Et ce qui reste aujourd'hui de ces heures d'antan, quelques opinions bien accréditées et un gousset toujours à peu près vide comme alors.

Oh ! les heures délicieuses que nous passâmes ensemble, et si vite envolées ! Oh ! nos folles joies, lorsque tu nous apportais quelques bouquins que ton père nous avait trouvés dans sa bibliothèque !

Puis, voici qu'aujourd'hui, il vient de mourir, l'honnête homme qui daignait nous sourire paternellement et protéger nos enthousiasmes littéraires... et un peu de ton deuil a rejailli sur nous, attristé nos figures, creusé un sillon nouveau dans nos âmes rêveuses des

bonheurs entrevus dans les livres, assoiffés d'idéals impossibles.

Il était bon et juste, catholique ardent à l'âme aussi fortement trempée que celle des croisés.

Lui, le zouave, le chevalier de Pie IX, qu'il nous a été donné d'approcher de si près et que toute une ville pleure aujourd'hui, lui que nous avons connu, apprécié comme littérateur, aimé un peu comme un père à cause de l'intérêt qu'il nous a prouvé !

Lui, ton père, ami, le meilleur d'entre tous, vient de disparaître et d'ajouter un deuil nouveau aux autres deuils publics si fréquents dans notre population, depuis quelques mois.

Il est heureux, parce qu'il a souffert, parce qu'il a lutté, et son souvenir demeurera éternel parmi ceux qui l'auront connu comme nous l'avons connu.

A ta famille, ami, offre les consolations et les sympathies de ceux qui ont partagé tes enthousiasmes, et se sont créés une large place dans ton amitié et ton souvenir.

GUSTAVE COMTE.

NOS GRAVURES

Nos lecteurs savent avec quel plaisir nous reproduisons des vues du Canada. Faire aimer ce sol, essayer d'y fixer le colon, c'est ce à quoi nous travaillons de notre mieux. D'autres écrivent des choses très fortes ; M. L.-O. David publie d'excellents articles ; nos confrères de Québec, de Montréal, de toute la province pouvons-nous dire, cherchent les moyens les plus pratiques de pousser à la colonisation : nous tâchons de les aider selon nos faibles moyens, nous publions des gravures qui sont presque des tableaux, et que bien des familles conservent avec soin.

Nos vues d'aujourd'hui ont été prises dans la Mata-pédia, sur les bords du golfe. La ferme que nous donnons en première page montre que le travail persévérant donne presque toujours une honnête aisance : c'est tout ce que peut désirer une famille aux goûts modestes, sans idées de luxe à outrance, sans désir de folles dépenses, sans ambitions malsaines.

Les enfants dans cette atmosphère de paix, de bonheur, sont gentils, généralement bien élevés.

Qu'il leur arrive parfois une espièglerie, comme celle que montre notre gravure en double page, cette espièglerie est rachetée par le bon petit cœur de l'enfant. Voyez, d'ailleurs, le savetier rire lui-même à la vue de l'étourdi passant à travers le carreau de papier pour saluer... peu militairement, je le veux bien ; mais je parie que ce petit polisson voulait jouir de son reste de vacances !...

Pardonnons-lui, s'il promet de ne plus recommencer.

DE THERMES.

L'HONORABLE A.-N. MORIN

La bonté et la charité de l'honorable Auguste-Norbert Morin étaient proverbiales, il donnait tout aux pauvres, tout, jusqu'à son dernier sou ; de sorte que, sa pension payée, il ne lui restait rien pour s'habiller.

Un jour, sir L.-H. Lafontaine lui dit qu'il ne voulait plus le voir paraître dans les rues avec l'accoutrement bizarre qu'il portait, que c'était un scandale. Il lui mit vingt-cinq louis dans les mains et lui enjoignit d'aller s'habiller. M. Morin s'en allait chez un tailleur, lorsqu'il rencontra un client malheureux dont il avait perdu le procès ; le client l'attendait tellement sur son sort et sur le résultat de ce procès, que M. Morin lui mit les vingt-cinq louis entre les mains, en lui recommandant bien de ne pas en parler à M. Lafontaine. Mais M. Lafontaine, voyant toujours Morin avec la même toilette, se décida à lui demander des explications. M. Morin hésita un moment, mais, ne pouvant mentir, il finit par raconter l'affaire. M. Lafontaine le gourmanda, malgré l'envie de rire qu'il avait, et lui dit qu'il était décidé, cette fois, à l'emporter. Il l'emmena chez un tailleur et lui fit faire un habillement complet.

L.-O. DAVID.

(*) M. le Commissaire-général, de l'Exposition Normande-Canadienne, à Honfleur, serait, je le sais, très-heureux de recevoir du Canada, des vues ou portraits des palais de glace et de toutes choses originales de notre pays.